

La dérision n'aura pas lieu

Une légende, reprise dans *Le Nom de la Rose*, veut que l'on ait dissimulé le deuxième livre de la *Poétique* d'Aristote pour la raison qu'il justifiait le rire, ce qui était incompatible avec une lecture catholique qui y voyait l'expression du diable.

Aujourd'hui que triomphent tous les princes de la dérision, personne ne songerait à comprendre les raisons d'une telle dissimulation et elle serait d'emblée ridiculisée. Et c'est bien le problème que pose à la vie intellectuelle le ricanement généralisé, la posture du malin – petit ou gros – qui par la « bagatellisation » dont parle Chantal Delsol dans *La haine du monde*, nie tout sérieux et refuse de se prendre la tête. Le monde serait-il devenu si dérisoire que seuls les humoristes peuvent le commenter et le faire voir ? Et il est bien vrai que lorsque l'idéologie fit éclater et livra l'atroce farce historique qu'elle fût au XX^e siècle, privés de tout espace de liberté, les dissidents, les résistants, les humiliés de tout poil n'eurent parfois d'autre ressource que de retourner la dérision contre elle-même – on pense, bien sûr, aux *Hauteurs béantes* d'Alexandre Zinoviev. Ainsi, la question qui nous est adressée est de savoir si le monde est devenu si dérisoire qu'il ne peut plus donner lieu qu'aux ricanements nerveux et désabusés de la dérision. Peut-on rire de bon cœur au milieu d'un naufrage ?

Cette question n'est pas neuve : face à la vanité, à l'arbitraire et aux folies de son époque, Epicure se ménage un lieu, le jardin, dans lequel il pourra converser avec ses amis, à l'abri des sophistes et des tyrans. L'éminence du lieu est la première morale, on n'y vient pas comme on est ; il faut savoir s'y tenir parce qu'en lui, nous disons à quoi nous tenons. L'école, le musée, la médiathèque, le prétoire, le monastère, le jardin, tous ces lieux portent en eux un sérieux qui nous fait passer l'envie d'en rire. Notre sort dépend de la main secourable qui saura nous y faire entrer.

Bruno ROCHE

SOMMAIRE

Edito	1
<i>Devenir quelqu'un</i> par Raphaël GARRIGUE	2
Nouvelles du Collège	5
Agenda et conseils lecture	6



Devenir quelqu'un

Un texte de Raphaël GARRIGUE, professeur de philosophie,
en écho à sa conférence prononcée le 9 mai 2017 dans le cadre du cycle
"8 questions de philo".

O n entend parfois certains parents dire à propos de leur enfant : « Lui, ça va être quelqu'un ! ». Ma mère me le disait aussi. La plupart du temps, c'était lorsque je lui tenais tête ou que j'entamais un énorme caprice. Devenir quelqu'un, ce pourrait être ça : être têtu, capricieux, être une forte tête. On pourrait traduire avec indulgence, et selon une formule un peu vague et stérile : « avoir de la personnalité ».

Quoi qu'il en soit, je n'aimais pas beaucoup que l'on dise ça de moi : évidemment, la perspective de devenir quelqu'un (plus tard) suggérait que je n'étais encore personne (à ce jour). Et la question se pose aussi en ce sens : si l'on peut se demander ce que c'est qu'« être quelqu'un », c'est que s'ouvre la possibilité malheureuse de n'« être personne » ou d'avoir été quelqu'un d'autre. De nos jours, n'être personne, c'est souvent n'être pas une célébrité, ne pas avoir une bonne situation ou ne pas avoir de Rolex avant 40 ans. Peut-on pourtant dire de quelqu'un de réservé, mais d'intègre, qu'il n'est personne ? Peut-on dire à l'inverse que Nabila (rendue célèbre pour avoir popularisé la formule : « non mais allo, quoi ? »), n'est pourtant « personne » ?

Entre ce que nous avons été, ce que nous aurions pu être, ce dont nous nous souvenons, nos croyances et les reconstitutions à partir des témoignages de notre entourage ou ce que nous n'assumons pas de nos actes passés, nous voyons bien que l'identité repose sur un noyau labile. Mais comme on dit, « labile ne fait pas le moi »... Et il convient de nous interroger plus avant sur ce qu'est l'identité personnelle, sur ce qui fait que je suis quelqu'un, c'est-à-dire une personne « une », substantielle, qui perdure à travers les changements.

Le problème de l'identité personnelle

Q u'est-ce que l'identité et que veut dire « identique » ? On peut commencer par en distinguer deux formes :

En tête, vient l'**identité numérique** : lorsque deux occurrences sont en réalité une seule et même chose. L'identité est ici le contraire de la pluralité. Elle correspond à l'identification qui est aussi une possibilité de réidentification (c'est le même objet que je t'ai montré hier). Vient ensuite l'**identité qualitative** : c'est-à-dire la ressemblance extrême. Lorsque l'on dit de deux personnes qu'elles portent le même costume, on indique qu'il serait indifférent

qu'on les échange l'un pour l'autre. Mais le temps écoulé entre deux observations peut susciter une difficulté à réidentifier. S'introduit alors la possibilité d'un doute, d'une hésitation ou d'une contestation (je ne suis pas sûr de le reconnaître, est-ce le même ou cela lui ressemble-t-il ?).

Lorsqu'on parle de l'identité physique d'une personne, on n'a aucun mal à reconnaître quelqu'un qu'on vient de voir entrer ou sortir d'une pièce. En revanche, lorsqu'on compare une perception présente à un souvenir même récent, on peut être saisi d'un doute. Lorsqu'il s'agit pour une victime d'identifier son agresseur parmi une série de suspects qui lui sont présentés, un premier doute peut s'insinuer. Doute qui ne fera qu'augmenter avec la distance dans le temps. Ainsi, un accusé présenté à la barre du tribunal peut contester qu'il soit le même que celui qui est incriminé. Que fait-on alors ? Pour être sûr que cet homme et l'auteur du crime sont une seule et même personne, on compare l'individu présent à des marques matérielles, on confronte les témoignages.

Mais la faiblesse de ce genre de critère de similitude, en particulier dans le cas d'une grande distance dans le temps, nous invite à considérer un second critère : la **continuité ininterrompue** entre le premier et le dernier stade du développement de ce que nous tenons pour le même individu. Parfois, la croissance ou le vieillissement peuvent être tenus pour des facteurs de dissemblance : « ce n'est plus le même : il a tellement changé ces dernières années ». Nous rencontrons le même problème pour nous reconnaître sur une photo d'enfance. Il nous semble presque qu'il s'agit d'une autre personne, avec ses goûts, son tempérament propre. Jusqu'à quel point pouvons-nous dire qu'une personne est la même ? Le temps est ici facteur de dissemblances, d'écart, de différence. On se repose alors sur la mise en série ordonnée de changements faibles qui, pris un à un, menacent la ressemblance sans la détruire (en montrant à un homme des photos successives, par exemple : c'est toi à deux ans, à cinq ans, à dix ans, à quinze ans... Tu as gardé ton sourire, me dirait ma mère). On pourrait également poser le principe de permanence dans le temps d'une structure. Ce sera par exemple la structure invariable d'un objet dont on aura progressivement remplacé toutes les pièces (Est-ce la même voiture si l'on remplace une à une chacune de ses pièces par une pièce équivalente ? A quel moment peut-on parler d'une autre voiture ? Est-ce au premier changement ? Au dernier ? Nous pouvons cependant nous accorder

sur le fait que la structure est identique). C'est encore le cas, et il nous touche de plus près, de la permanence du code génétique d'un individu biologique. Ce qu'il faut alors tenir pour identique, c'est un système combinatoire. De même, une personne sera la même si l'on remplace certains de ses membres. Mais est-ce la même personne si elle perd tout à coup la mémoire ou si l'on modifie une partie de ses souvenirs ?

Pour le moment résumons : toute la problématique de l'identité personnelle va tourner autour de cette quête d'un invariant, de ce quelque chose qui permet la permanence dans le temps.

L'identité n'est pas ce qui compte (Parfit)

On peut noter que cette question de savoir ce qui fait l'unité du sujet à travers le temps n'est pas nouvelle. Au XVII^e siècle, le philosophe John Locke avait établi le rapport nécessaire entre l'identité personnelle et la mémoire. La personne existe en tant qu'elle se souvient d'elle-même et de ce qu'elle a fait. Il n'est pas selon lui nécessaire de supposer une substance pensante, mais l'unité du sujet est assurée par la continuité de ses souvenirs.

Leibniz lui avait alors répondu que si le moi se réduisait à la conscience présente et passée, nous ne serions pas responsables des actes que nous avons oubliés et notre enfance ne ferait plus partie de notre identité. Il était selon lui nécessaire de reconstituer la continuité du moi en y intégrant les témoignages des autres sur les épisodes oubliés de notre existence. Ce qui permettait de considérer qu'un homme est coupable d'un crime qu'il a commis dans le passé, même s'il ne s'en souvient pas.

Enfin, Hume nous faisait entrer dans l'ère du soupçon en refusant l'idée même de permanence d'une identité personnelle. En bon empiriste, il demandait pour chaque idée une impression correspondante. Or, en examinant son « intérieur », il ne trouvait qu'une diversité infinie d'expériences, et nulle impression invariable relative à l'idée d'un « soi ». Il en concluait que cette idée du « moi » est une illusion. La personnalité pouvait selon lui être assimilée à l'unité d'une République, dont les membres ne cessent de changer ou à un théâtre où défilent sans cesse des sensations nouvelles. Mais il n'y a aucune continuité réelle du sujet à travers le temps.

Parfit va chercher à montrer, dans le prolongement des analyses de Hume, que la question de l'identité personnelle est vide de sens. Si, estime Parfit, le *Cogito* de Descartes ne peut pas être dépouillé de la marque de la première personne, il n'en va pas de même de l'identité définie par la seule continuité psychique ou corporelle. Pour l'auteur, on doit pouvoir définir la continuité mnémique (celle de la mémoire) sans référence au mien, au tien, au sien. La mémoire peut, selon lui, être tenue pour l'équivalent d'une trace cérébrale. Et rien ne

s'oppose à ce que l'on fabrique une réplique de ces traces.

Ce qui est en question, c'est la possibilité de substituer au « je pense » un « cela pense ». Il envisage alors des cas indécidables, des expériences de pensées que les philosophes analytiques appellent *Puzzling Cases* : transplantation de cerveau, bissection, duplication d'hémisphères cérébraux, et bien sûr, dédoublements de la personnalité. Il s'agit de cas pensables, concevables, même s'ils ne sont pas techniquement réalisables. Il leur suffit de n'être ni logiquement, ni physiquement impossibles.

Prenons l'une de ces expériences : la télétransportation. Une copie exacte de mon cerveau est transmise par radio à un poste récepteur placé sur une autre planète où une machine reconstitue sur la base de cette information une réplique exacte de moi-même, donc identique au sens d'exactly semblable quant à l'organisation et à l'enchaînement des états mentaux. Si mon cerveau et mon corps sont détruits au cours de cette opération, la question est de savoir si j'ai survécu dans ma réplique ou si je suis mort. Le cas est indécidable, selon Parfit : quant à l'identité numérique, ma réplique est un autre que moi ; quant à l'identité qualitative, elle est indiscernable de moi, donc substituable. Ici, le problème vient du fait que le cerveau est tenu pour l'équivalent de la personne et l'ipséité est éliminée par principe. On tient pour équivalentes les questions « Vais-je survivre ? » et « Y aura-t-il une personne qui sera le même que moi ? ».

Cette attaque contre l'identité personnelle permet en fait de défendre une position éthique. Parfit cherche à nous délivrer d'une croyance fautive sur le statut ontologique des personnes. Ce qu'il nous demande, c'est de moins nous soucier de nous-mêmes, de notre vieillissement et de notre mort et de nous intéresser davantage aux expériences elles-mêmes plutôt qu'à la personne qui les éprouve. Il voudrait enfin que nous ignorions le plus possible les frontières entre les vies en donnant moins d'importance à l'unité de chaque vie. Pourtant si mon identité perdait toute importance, n'en serait-il pas de même de celle d'autrui ?

L'identité narrative (Paul Ricoeur)

Mais alors, peut-on envisager une forme de permanence dans le temps qui ne soit pas réductible à la détermination d'un substrat, d'une substance ? Une forme de permanence dans le temps qui permette une réponse à la question « qui suis-je ? » (et non pas « que suis-je ? »).

A propos de nous-mêmes, Paul Ricoeur dégage deux modèles de permanence dans le temps : le **caractère** et la **parole tenue**.

Le **caractère** est l'ensemble des marques distinctives qui permettent de réidentifier un individu. Paul Ricoeur considère dans son livre *De l'homme faillible à l'homme capable*, que mon caractère est une manière d'exister selon une perspective finie

affectant mon ouverture sur le monde des choses, des idées, des valeurs et des personnes. Il ajoute dans *Soi-même comme un autre* que c'est à l'ensemble des dispositions durables qu'on reconnaît une personne.

A la disposition, on peut rattacher l'**habitude** (contractée ou déjà acquise). Chaque habitude contractée, acquise, et devenue disposition, constitue un trait de caractère (J'ai l'habitude d'occuper l'espace de parole ; j'ai l'habitude de rire nerveusement lorsque je suis troublé, etc.). C'est cette sédimentation qui confère au caractère une permanence dans le temps. Le caractère n'est au fond rien d'autre que l'ensemble de ces signes distinctifs.

D'autre part, il y a l'ensemble des **dispositions acquises**. Pour une grande part, l'identité d'une personne ou d'une communauté est faite de ces identifications à des valeurs, des normes, des idéaux, des modèles, des héros, dans lesquels la personne ou la communauté se reconnaît. L'identification à des valeurs, par exemple, fait que l'on peut mettre une « cause » au-dessus de sa propre vie (on peut mourir pour ses idées, comme l'a choisi Socrate). Un élément de loyauté s'incorpore au caractère et nous pousse à nous maintenir dans cette identité.

La théorie freudienne du Surmoi confirme ce phénomène de sédimentation : la personne se reconnaît à ses valeurs, impératifs et interdits transmis et intériorisés. Si bien que lorsqu'un individu ne se comporte pas selon ses dispositions habituelles, on dit de lui qu'il n'est pas lui-même, qu'il est « hors de lui ». Le caractère est une histoire contractée.

L'autre modèle de permanence, nous dit Ricoeur, vient de la **parole tenue**, la fidélité à la parole donnée. La parole tenue témoigne d'un maintien de soi qui ne se laisse pas inscrire dans la sphère du « quoi ? », mais seulement du « qui ? ». La promesse tenue constitue un défi au temps, un déni du changement : « Quand bien même mon désir changerait, je maintiendrai ma parole ». En découle la confiance que l'autre met dans ma fidélité. Mais c'est plus profondément à travers le concept d'**identité narrative** que Paul Ricoeur va résoudre un certain nombre des difficultés que nous avons évoquées et proposer une nouvelle conception de l'identité personnelle.

Qu'est-ce qui fait véritablement l'unité d'une personne ? C'est la possibilité de se raconter l'histoire de sa propre vie. Sans cette possibilité de créer des liens, de donner du sens, ou bien on suppose un sujet substantiel, identique dans la diversité de ses états, ou bien, à la suite de Hume, on dit que le sujet identique n'est qu'une illusion et qu'il n'y a en réalité qu'un éclatement d'émotions, de volitions, de pensées diverses.

Laissons parler le philosophe :

« A la différence de l'identité abstraite du même, l'identité narrative, constitutive de l'ipséité, peut inclure le changement... l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet raconte sur lui-même. Cette refiguration

fait de la vie elle-même un tissu d'histoires racontées... Le soi de la connaissance de soi n'est pas le moi égoïste et narcissique dont les herméneutiques du soupçon ont dénoncé l'hypocrisie autant que la naïveté... Le soi de la connaissance de soi est le fruit d'une vie examinée, selon le mot de Socrate dans l'Apologie. Or une vie examinée est, pour une large part, une vie épurée, clarifiée par les effets cathartiques des récits tant historiques que fictifs véhiculés par notre culture. L'ipséité est ainsi celle d'un soi instruit par les œuvres de la culture qu'il s'est appliquées à lui-même.

[...] L'identité narrative n'est pas une identité stable et sans faille ; de même qu'il est possible de composer plusieurs intrigues au sujet des mêmes incidents, de même il est toujours possible de tramer sur sa propre vie des intrigues différentes, voire opposées... En ce sens, l'identité narrative ne cesse de se faire et de se défaire, et la question de confiance que Jésus posait à ses disciples - qui dites vous que je suis ? -, chacun peut se la poser au sujet de lui-même, avec la même perplexité que les disciples interrogés par Jésus...

Ensuite, l'identité narrative n'épuise pas la question de l'ipséité du sujet, que celui-ci soit un individu particulier ou une communauté d'individus... La pratique du récit consiste en une expérience de pensée par laquelle nous nous exerçons à habiter des mondes étrangers à nous-mêmes. En ce sens, le récit exerce l'imagination plus que la volonté... moment de lecture que nous avons appelé la stase. Or, la lecture comporte aussi un moment d'envoi : c'est alors que la lecture devient une provocation à être et à agir autrement. Il reste que l'envoi ne se transforme en action que par une décision qui fait dire à chacun : ici, je me tiens ! »



Il faut donc laisser place au problème de cette donation de sens. On reproche parfois au psychanalyste de reconstruire une histoire au patient. De lui faire donner un sens nouveau à son histoire en orientant les liens, en le poussant à voir des éléments significatifs là où il n'y en a pas nécessairement. Or, il n'y a pas de point de vue définitif sur soi-même. Ce qui fonde notre identité, aux yeux de Ricoeur, c'est cette donation de sens qui permet la construction de soi. Je suis cette manière particulière de me raconter. Il est nécessaire de reconstruire des liens, une histoire dans laquelle nous nous reconnaissons et qui donne sens à ce que nous sommes. Il y a donc ici la marque de la liberté de l'homme qui peut et doit toujours se définir à travers le récit qu'il fait de lui-même. L'identité n'est plus alors une question de substance, ni de mémoire mais cette histoire faite de liens et de continuité qui nous permet de répondre pleinement à la question « qui suis-je ? ».

Nouvelles du Collège

LA FRÉQUENTATION CONTINUE DE PROGRESSER EN 2017 !



Grâce à vous, la fréquentation du Collège Supérieur a atteint son meilleur niveau avec **3500 entrées pour 2016-2017**, une saison marquée par la diversification du public (35 % d'étudiants) et des

rencontres exceptionnelles, avec le théologien américain William Cavanaugh, les philosophes Pierre Manent et Chantal Delsol et l'acteur Charles Berling dans le cadre de l'événement consacré à Camus qui a permis de rencontrer un nouveau public.

Plus que jamais, Le Collège s'affirme comme un lieu ouvert à tous, au service de la transmission et du partage des idées.

C'est vous qui le faites vivre et nous vous en remercions !

PREMIERS PAS DE L'ATELIER DE MAÏEUTIQUE CHRÉTIENNE

Que faisons-nous des interrogations qui traversent nos cœurs et nos intelligences à propos du mystère de notre foi ? Ose-t-on vraiment les formuler ?

Pour qu'à plusieurs, la parole puisse circuler, se répondre et « mettre sur la table » ce qui, dans notre foi, nous apparaît le plus essentiel et le moins assuré, deux intervenants philosophes du Collège, Thomas Bourgeois et Paul-Etienne Chavelet ont proposé et animé un atelier de maïeutique chrétienne.

À partir du dernier ouvrage de Frédéric Guillaud, *Catholix reloaded*, chacun a pu apporter sa voix, son expérience et éprouver ses arguments.

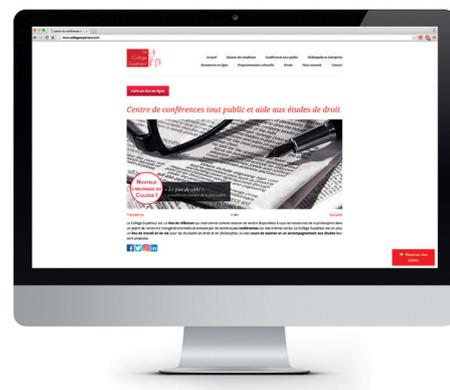
Une deuxième édition sera proposée l'année prochaine qui permettra de poursuivre la conversation ou de la rejoindre.

A surveiller dans le programme 2017-2018 en ligne à partir du 18 juillet sur www.collegesuperieur.com

NAISSANCE DU RÉSEAU DES ALUMNI

L'Alumni du Collège Sup' a pour but de rassembler les anciens étudiants en droit, de faire le lien avec les étudiants encore en formation et de favoriser l'entraide pour la recherche d'emploi et de stage.

L'appel a été lancé il y a deux mois et le réseau réunit déjà près de 200 anciens qui prévoient de se retrouver au mois de juin pour fêter leurs retrouvailles et jouer les ambassadeurs auprès des futurs étudiants en droit.



UNE BIBLIOTHÈQUE NUMÉRIQUE POUR RÉÉCOUTER LES CONFÉRENCES EN LIGNE !

Grâce au « replay », vous pouvez désormais, sur notre site Internet, réécouter les conférences que vous avez appréciées ou découvrir des contenus que vous auriez manqués :

<https://replay.collegesuperieur.com>

Cette bibliothèque numérique toute neuve rassemble plus de 200 heures d'écoute ! Tous les grands thèmes philosophiques, les grands auteurs et les rencontres exceptionnelles du Collège sont disponibles à partir de 1,5€ (tarif à l'unité). Les abonnés (cycle, carte Liberté ou pass illimité) bénéficient de l'accès gratuit aux conférences en ligne comprises dans leur abonnement.

Vous avez des questions ?

N'hésitez pas à contacter Charlotte Roy :
communication@collegesuperieur.com
04 37 28 64 02

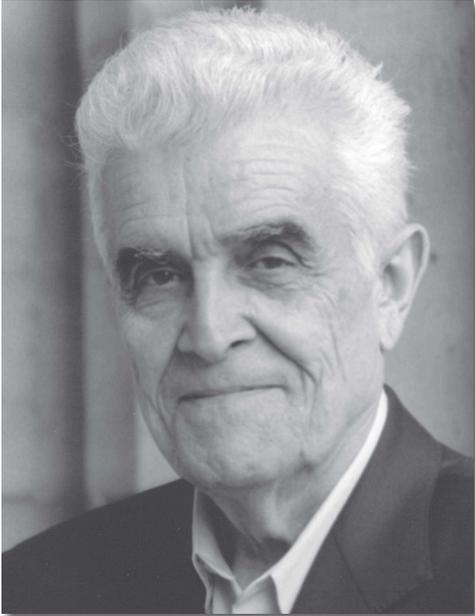
Rentrée 2017

DÉCOUVRIR RENÉ GIRARD

Itinéraires de la rivalité

Du 20 septembre au 20 décembre 2017

Après avoir consacré 3 mois à la pensée d'Albert Camus, Le Collège contribuera à mieux faire connaître l'oeuvre de René Girard, ce grand penseur de la violence disparu en 2015.



© René Girard - Association recherches mimétiques

Cette oeuvre sollicite les grands récits par lesquels l'homme éclaire sa condition (les mythes, la Bible, le théâtre, le roman, etc.). Hantée par la question de la violence, elle est aussi un recours pour mieux comprendre notre temps.

Au travers de rencontres exceptionnelles, avec Benoît Chantre, Pierre-Yves Gomez, Olivier Rey et Jean-Pierre Dupuy, d'un atelier de lecture et d'une exposition, nous interrogerons l'avenir du monde à la lumière de la théorie mimétique.

SOIRÉE DE RENTRÉE

Mercredi 20 septembre 2017, à 20h

Entretien avec Benoît Chantre
autour de son livre *Les derniers jours de René Girard*



CET ÉTÉ, VINCENT AUBIN VOUS PROPOSE DE PARCOURIR LA FRANCE AVEC ANNE NIVAT

*Après un chaud printemps électoral, l'été sera propice à la réflexion sur les bouleversements que connaît notre pays. Si nul ne sait de quoi l'avenir sera fait, tout le monde gagne à se confronter au présent. C'est ce que permet de faire le grand livre d'Anne Nivat paru cette année : **Dans quelle France on vit.***

Anne Nivat, reporter de guerre, familière des théâtres d'opération lointains, a sillonné la France durant un an. Son but ? Découvrir la France dont les médias ne parlent pas, ou si mal,

sur le mode de la caricature ou du cliché. Un an chez l'habitant, à Évreux, Laon, Laval, Montluçon, Lons-le-Saunier et Ajaccio, pour rencontrer « les invisibles », poser sur eux un regard bienveillant, et faire entendre ce qu'ils ont à dire, avec leurs mots. Le voyage n'est pas de tout repos, mais il réserve de belles surprises. Le lecteur sentira renaître en lui, à l'égard de ses concitoyens, un sentiment qu'Aristote plaçait au cœur de la vie sociale : l'amitié. N'est-ce pas là le préalable nécessaire pour envisager notre avenir ensemble ?

Anne Nivat, Dans quelle France on vit, Fayard, 2017, 483 p., 22 €.



17, rue Mazagran, 69007 LYON
Tél. 04 72 71 84 23 - contact@collegesuperieur.com
Centre de réflexion et de formation n° 82 69 07 602 69

www.collegesuperieur.com